

Figure de grève

Schendel, Michel van. 1978. *Veiller ne plus veiller*. Montréal, Éditions du Noroît.

Louise Dupré

Volume 5, numéro 3, printemps 1980

Fernand Ouellette

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200240ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200240ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dupré, L. (1980). Compte rendu de [*Figure de grève* / Schendel, Michel van. 1978. *Veiller ne plus veiller*. Montréal, Éditions du Noroît.] *Voix et Images*, 5(3), 597–598. <https://doi.org/10.7202/200240ar>

Figure de grève **Veiller ne plus veiller,**

de Michel van Schendel,
Montréal, Éditions du Noroît, 1978

Veiller ne plus veiller, de Michel van Schendel, paru aux Éditions du Noroît à la fin de l'année 1978, réunit trente-sept textes datés du 17 septembre 1976 au 30 avril 1977. Le recueil, qui devait d'abord s'intituler *Suite pour une grève perdue*, est présenté comme le journal de la longue grève menée par les professeurs de l'Université du Québec à Montréal, contre la réforme Després. Le terme de journal est bien modeste. Il s'agit plutôt d'une suite poétique à volets, composée de tableaux qui fixent certains moments de la grève. À la lutte — piquetage, appui du personnel de l'UQAM, rencontres avec d'autres syndicats —, le poète intègre des événements quotidiens — «La fête à Margot», une conversation entendue dans un restaurant, la séparation d'un couple — et des réminiscences — souvenirs d'enfance, naissance de son fils aîné, légende indienne —. Des notices historiques sur les pages de gauche correspondent aux poèmes, tous situés sur les pages de droite. La lecture se fait ainsi de droite à gauche, du poétique au référentiel. Cela rejoint le méta-poétique, dans un aveu littéral du référent, dans la révélation du procédé de formalisation du texte.

Le recueil n'appartient pas à l'écriture militante, mais à la poésie engagée, semblable en ce sens à *Poétique* de Madeleine Gagnon (*Les herbes rouges*) et à *Poussière-Taillibert* d'André Leclerc (*Parti Pris*). Si la grève reste l'événement central qui nourrit le texte, elle n'en pénètre pas moins dans l'imaginaire comme un rêve, comme une fête qui tourne parfois au découragement profond : « La grève est une longue fatigue et nous je le dis / Car je le sais ne sommes pas assez forts la machine est en place / Nous avons beau dire à rectifier leurs dits je le sais d'y faire paraître le tir à grogne à fête à l'hirsute ».

L'action questionne. Elle questionne l'ordre, le pouvoir, mais aussi l'intime des rapports homme/femme, père/fils. Le politique se confond avec le privé, le tout se cristallisant dans l'écriture. Entre le professeur « chargé de l'information syndicale en direction des grévistes, des autres syndicats, des organisations, de la presse » et le poète qui consigne ses brouillons sur « des napperons de papier de restaurant », il y a celui qui interroge l'écriture, que l'écriture interroge. Ainsi, ces vers :

Veiller ou pas.

En est-il là de l'allure du blé (quel ?) du pas ou de la main posée ?

[J'écris au fil

Des forces pressées étalantes remuement d'eau ses yeux ont l'éclat

[des galets délavés.

On le dit le sait le sage cite le gain n'est que du ciel

Si l'ennemi fuit en un point en un autre contrôlant le terrain.

Nous n'avons à nous que l'arme des mots.

Plus que le journal d'une grève, *Veiller ne plus veiller* est la parole d'un homme confronté à l'action sociale, ou plutôt que l'action renvoie à lui-même avec ses colères, ses déchirements, son ennui parfois : « La grève à qui la fait prend l'oubli de son ombre ». Mais aussi l'espoir d'une lutte à finir :

La fatigue est au soleil quatre mois longue histoire

Qui le croyait ?

Quatre mois de grève sont gagnés depuis trois jours.

Je t'aime toi tu sais toi

Et surtout, un chant de tendresse.

Louise DUPRÉ